

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 juin 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

UNE semaine, jour pour jour, après l'entrevue nocturne à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, le juif Samuel Love se présenta de nouveau à l'hôtel d'Hérouville. La jeune femme donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ.

—J'ose espérer, dit le prêteur sur gages en ouvrant sa valise et en tirant plusieurs écrins, j'ose espérer que madame la marquise rendra justice à mon exactitude... Je n'ai perdu ni un jour, ni une heure, ni une minute... J'ai surveillé, j'ai pressé mes ouvriers, j'ai travaillé moi-même, et me voici en mesure au terme fixé.

Samuel Love fit jouer les ressorts des écrins, et Pauline ne put retenir un cri de surprise. Il lui semblait revoir ses diamants eux-mêmes, et, ainsi que le juif le lui avait annoncé, elle était dupe de la plus miraculeuse ressemblance.

—Madame la marquise trouve sans doute cette copie passable ? demanda Samuel, dont une sorte de sourire contracta le visage parcheminé.

—C'est à peine si je puis en croire mes yeux... répondit la jeune femme ; une aussi parfaite imitation me paraît dépasser les bornes du possible.

—Maintenant, reprit le juif, je vais mettre les diamants vrais à côté des pierres fausses, afin que madame la marquise fasse la comparaison d'une manière plus complète.

Cette épreuve fut décisive. Pauline dut avouer son impuissance à distinguer le diamant de strass.

—Tout le monde y sera trompé comme madame la marquise... ajouta Samuel, et j'affirme sans hésiter que mes confrères les plus habiles partageront l'illusion générale s'ils ne font que voir ces parures dans les cheveux et sur les épaules de madame la marquise, car les pierreries factices sorties de mes ateliers se trahissent uniquement par leur légèreté relative. Si la discrétion ne me faisait du silence un devoir impérieux, je pourrais citer à madame la marquise les noms de nombre de très-grandes dames qui paraissent aux fêtes de la cour avec des diamants faux sans que personne au monde ait le moindre soupçon. Il en sera de même pour madame la marquise.

—Ce matin encore, j'osais à peine l'espérer... murmura Pauline ; mais maintenant, j'en suis sûre...

—Madame la marquise me doit la bagatelle de quatre mille livres pour ces parures, reprit Samuel ; j'aurais pu certainement demander davantage, car enfin je rends à madame la marquise un service immense et inappréciable ; mais en ceci, comme en toutes choses, je veux faire preuve de modération, et je n'ai certes point l'habitude d'écorcher mes nobles clientes ! Voici la facture acquittée ; madame la marquise est-elle en mesure aujourd'hui ou désire-t-elle que je vienne lui présenter cette facture dans quelques jours ?

—Je vais vous payer à l'instant, répondit la jeune femme.

Le juif s'inclina et fit une grimace de satisfaction. Madame d'Hérouville tira d'un petit meuble d'ébène, incrusté de nacre et d'étain, quatre billets de banque et les lui tendit.

—Je serai toujours et bien humblement aux ordres de madame la marquise... murmura le prêteur sur gages en se dirigeant vers la porte à reculons, après avoir empoché la somme et salué jusqu'à terre.

* *

Nos lecteurs se souviennent peut-être d'avoir entendu Pauline, au bal de l'Opéra, dans la loge numéro 24, parler au baron de Lascars d'une grande fête que devait donner prochainement un des membres de la famille de M. d'Hérouville et

à laquelle il lui serait impossible de ne point assister avec tous ses diamants. Le jour ou plutôt le soir de cette fête arriva. Pauline, nous le savons, n'était point coquette, et la parure avait peu de charmes pour elle ; cependant, désireuse de complaire à son mari, elle fit une toilette splendide où la richesse s'unissait à une merveilleuse simplicité. Cette toilette consistait en une robe de moire blanche, lamée d'argent, recouverte presque en entier de dentelles de Venise qui valaient la rançon d'un roi. De gros diamants relevaient de distance en distance ces flots de dentelles vaporeuses. Vers onze heures du soir, Tancrede entra dans la chambre de sa femme, au moment où Gertrude venait d'enlacer des épis et des torsades de diamants aux nattes de la chevelure de Pauline, d'étager sur ses épaules nues, blanches et polies comme le marbre de Garrare, une rivière aux feux éblouissants et d'attacher à ses poignets délicats un triple rang de bracelets. Toutes ces pierreries sortaient des ateliers de Samuel Love ; aucune, par conséquent, n'avait de valeur réelle. Pauline se sentit pâlir ; un frisson nerveux courut sur son épiderme velouté. Tancrede, pour la première fois allait voir les parures fausses substituées à ses bijoux de famille. Le premier coup d'œil jeté par lui sur sa femme ne lui révélerait-il pas à l'instant cette substitution sacrilège ?...

XXV

L'angoisse de la marquise fut vive, mais de courte durée. Pendant une ou deux secondes M. d'Hérouville s'arrêta sur le seuil, ébloui par la splendide beauté de Pauline, et par les rayonnements qui semblaient s'échapper de cette beauté, puis il s'avança en mettant l'une de ses mains devant ses yeux comme un homme qui redoute d'être aveuglé s'il contemple le soleil en face.

—Chère bien-aimée, s'écria-t-il enfin, ton radieux éclat me trouble, et je dirais presque qu'il m'effraye.

Madame d'Hérouville fit un mouvement de surprise et le marquis se hâta d'ajouter, dans le style mythologique alors à la mode :

—Je me demande si c'est ma femme que je vois, ou si quelque déesse descendue de l'Olympe a pris ce radieux visage pour se manifester ici-bas sous une forme digne de Vénus ou de Diane ? Il me semble reconnaître ma Pauline adorée, et cependant je doute, car enfin comment admettre qu'une seule mortelle ait reçu tant de charmes en partage ?

—Suis-je donc aujourd'hui pour toi plus belle que de coutume ?... demanda Pauline avec une innocente coquetterie.

—Plus belle, non... mais autrement belle... Cette parure presque royale ne saurait augmenter ta beauté, mais elle en change le caractère... ces pierreries mettent une auréole à ton front de marbre ; elles inondent de mille feux tes épaules de statue ! ce diadème étincelant te métamorphose !... de la femme il fait une reine !

—Et, murmura la marquise dont le regard et le sourire prirent une expansion enivrante, aimes-tu mieux la reine que la femme ?

—J'aime mieux la femme !... répondit vivement Tancrede, oh ! mille fois mieux ! ce qui n'empêche pas qu'il faudrait être aveugle ou fou pour ne pas adorer la reine... surtout celle dont je suis le roi.

Après une minutes de silence, M. d'Hérouville poursuivit, mais d'une voix toute différente et d'un air presque rêveur !

—Etrange chose que le diamant, cette immortelle fleur de la terre !... autour de lui tout passe, tout s'éteint, tout meurt !... impérisable, il survit à tout ! rien ne l'obscurcit, rien ne l'altère, rien ne ternit ses rayons magiques, qui brilleront sur les débris du monde... Regarde-toi, chère Pauline, dans cette glace immense où tu te reflètes tout entière !... vois ces joyaux qui se mêlent à ta chevelure, qui scintillent autour de ton cou et se tordent à tes poignets... Depuis des centaines d'années ils appartiennent à ma famille, dix générations de châtelaines les ont successivement portés... Les châtelaines ont cessé de vivre... les siècles ont passé sur leur cendre, et les diamants éternellement jeunes qui paraient ces fronts disparus, semblent ce soir redoubler d'é-

clat. afin sans doute de fêter la dernière et la plus belle de toute les marquises d'Hérouville !...

Tandis que Tancrede parlait ainsi, Pauline attachait sur lui un regard chargé d'inquiétude, et timide, presque tremblante, elle interrogeait son visage. Les paroles du marquis pouvaient s'interpréter en effet de deux façons bien différentes. Ou Tancrede exprimait sa pensée véritable et se trouvait dupe, par conséquent, de la plus complète illusion, ou bien il avait tout deviné, et sa colère se cachait sous un calme terrible et railleur. Mais Pauline, rassurée presque aussitôt, rejeta bien vite cette dernière supposition comme inadmissible, et comprit que l'enthousiasme de M. d'Hérouville était sincère... Elle ne se trompait pas. Le marquis, dans sa confiance qu'aucun nuage ne venait troubler, se persuadait naïvement, et de la meilleure foi du monde que jamais les antiques joyaux de ses écrins de famille n'avaient eu de si vifs rayonnements !... A son point de vue le marquis avait raison, car ces joyeux empruntaient pour lui leur prestige au prestige de la femme aimée. Le tête-à-tête des deux époux fut interrompu par Mathilde, parée, souriante, impatiente, blanche et rose, vêtue de blanc et de rose, coiffée de lilas blanc et tenant à la main un gros bouquet de roses. La jeune fille fit une entrée charmante et impétueuse : elle se précipita dans la chambre de Pauline comme une brise du printemps, brise joyeuse et parfumée.

—Eh bien ! petite sœur, s'écria-t-elle, qui peut vous retenir ainsi ?... le carrosse est attelé, je suis prête, et l'on vient de me prévenir que M. le comte de Rieux attendait au salon depuis un quart d'heure... Si c'est Tancrede qui vous retarde, en vérité, c'est bien mal à lui !

—Qu'est-ce qui est bien mal, petite sœur ?... demanda le marquis en riant, est-ce de faire attendre M. de Rieux ?...

Mathilde était toute rose, nous l'avons déjà dit, elle devint pourpre.

—Méchant frère, répondit-elle, ce qui est bien mal, c'est d'arriver au bal les derniers, quand les danses et la musique sont commencées depuis longtemps.

—Eh bien, chère enfant, répliqua Tancrede, si je suis coupable, j'avoue mes torts... à tout péché miséricorde ! va trouver Hector et dis-lui de ma part que madame d'Hérouville et moi nous le rejoindrons dans quelques minutes.

A la bonne heure ! s'écria Mathilde, c'est parler, cela ! surtout ne vous faites pas attendre.

Et elle sortit comme un tourbillon, de même qu'elle était entrée. Pauline la suivit d'un regard attendri et charmé, et lorsqu'elle eut disparu, elle reporta ce regard sur Tancrede.

—Ah ! mon ami, lui dit-elle, qu'elle adorable enfant que ta sœur ! quelle nature pleine de vie, d'expansion, de franchise et de gaieté !

—Oui, répondit M. d'Hérouville, Mathilde est une charmante et excellente créature.

—Son cœur est aussi bon que son visage est beau ! reprit la marquise.

—Celui qui nommera Mathilde sa femme sera un homme heureux !... poursuivit Tancrede. Hector de Rieux, s'il devient le mari de ma sœur, aura fait un rêve enchanté.

—M. de Rieux ne te paraît-il pas, comme à moi, digne de son bonheur ?

—Tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais de lui, me permet de l'espérer fermement.

—Le comte aime Mathilde ?

—Ceci me paraît certain.

—Et Mathilde partage sa tendresse ?

—Le cœur ingénu de cette chère sœur s'ouvre naïvement à une tendresse dont elle ne soupçonne pas la nature. Cette tendresse n'est pas encore de l'amour peut-être, mais elle le deviendra bien vite.

—As-tu quelque raison pour retarder davantage le bonheur de ces jeunes gens ?

—Aucune, puisque je crois pouvoir répondre d'Hector.

—Eh bien, cher Tancrede, hâtons-nous donc de les unir.

—Déjà !

—Pourquoi non ? on n'est jamais heureux trop vite, on n'est jamais heureux trop longtemps.

—Ces amoureux trouvent en toi un bien bon avocat ! s'écria le marquis en riant, tu viens de